Zeitschrift: Collage : Zeitschrift für Raumentwicklung = périodique du développement territorial = periodico di sviluppo territoriale

Herausgeber: Fédération suisse des urbanistes = Fachverband Schweizer Raumplaner

Band: - (2021)

Heft: 6

Artikel: Nagare Tokyo, ville flux : l'aménagement urbain japonais en régime perpétuel d'impermanence

Autor: Languillon-Aussel, Raphaël

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-957173

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nagare Tokyo, ville flux
L'aménagement urbain japonais en régime perpétuel d'impermanence

RAPHAËL LANGUILLON-AUSSEL
Chercheur à l'Institut français de recherche sur le Japon à Tokyo et chercheur associé à l'Institut de Gouvernance de l'Environnement et de Développement Territorial (IGEDT) de l'Université de Genève

A rebours des villes européennes, Tokyo est dite fluide, tenant de la nature un petit quelque chose d'autonome et d'étrange. En japonais, le flux se dit *nagare* 流れ, comme le cours de l'eau. L'image donne une impression de naturalité à la façon dont s'exécute l'aménagement tokyoïte, en régime perpétuel d'impermanence. Alors qu'en Europe les villes sont le point de concours de flux qui y sédimentent de l'immobilier et des populations, Tokyo serait ainsi plutôt une ville faite flux. Sans cesse renouvelé, le patrimoine n'y est pas un fait culturel de structure, mais plutôt un phénomène récent. Comment résoudre dès lors l'opposition ontologique entre l'idée de ville et celle d'impermanence que pose l'essentialisation de *Nagare* Tokyo, ville flux par excellence?

Diversité de formes, de matières, de couleurs, de largeurs, de hauteurs. Diversité de vitesses de rotation d'un bâti hétérogène de qualité très inégale. Dans l'apparent chaos organique qu'est Tokyo, le foncier est souvent présenté comme la seule composante stable de l'aménagement, à laquelle s'oppose conceptuellement l'instabilité sismique du sol qui supporte des volumes immobiliers éphémères. D'aucuns ont cherché des lois naturelles pour expliquer l'incapacité du droit de l'urbanisme à faire de Tokyo une ville, au sens européen du terme, c'est-à-dire une accumulation stable sur le temps long d'un patrimoine matériel et immatériel régi par des lois et des règles universelles et homogènes. Ashihara propose ainsi, dans son célèbre ouvrage de 1987 *l'Ordre caché,* l'image de l'amibe urbaine pour décrire la façon dont se déploient et se rétractent en mouvements asynchrones des bâtiments devenus pour lui des tentacules. [ILL. 1]

Des intérêts politiques derrière l'impression fallacieuse de naturalité

La ville flux japonaise n'est pas une opposition culturelle à la ville stock européenne [1], mais constitue plutôt l'essentialisation fictionnelle d'une polarité à deux mouvements complémentaires en tension dans tout territoire: la sédimentation et la liquidation, c'est-à-dire le mouvement de construction et son corollaire, celui de destruction. Accumulation et désaccumulation sont toutefois nécessaires à l'évolution de la ville. Insister sur la liquidation et accorder une impression de naturalité à un régime perpétuel d'impermanence de la fabrique de la ville relève cependant d'une intention volontaire et consciente: celle d'en faire une évidence sans provoquer de questionnement trop critique de la part des observateurs. Derrière la construction sociale d'une impermanence «naturelle», se cache en vérité la volonté de faire de l'urbanisme une fabrique à boîtes noires qui dissimule des pratiques de dépossession du droit à la ville des moins dotés en capital par des acteurs parfois peu reluisants comme les clans mafieux *yakuza*, très proches du pouvoir, et leurs homologues immobiliers, les *jiyage-ya*.

Le coût politique, psychologique, social et environnemental de la rapide rotation immobilière de la «ville flux» est ainsi particulièrement élevé. L'impermanence du bâti est le fruit d'un rapport spéculatif à l'urbain, et nécessite l'existence sur le temps long de structures humaines stables et peu visibles qui en assurent en toute discrétion la fluidité permanente. La liquidation régulière du patrimoine immobilier passe par la maîtrise non seulement de son foncier, mais aussi de sa gouvernance et de la production du droit qui en assure le cadre légal.

En un mot, les coalitions de croissance urbaine sont, au Japon, des liquidateurs de ville, et leur stabilité politique procède du contrôle d'un foncier lui aussi plutôt stable, que les politiques publiques cherchent à protéger et à rentabiliser au maximum. L'impression de naturalité de l'aménagement de la ville flux en régime d'impermanence est un effet construit par le langage, qui occulte une déconstruction urbaine intéressée et volontaire par un nombre restreint de prédateurs auxquels un rapport élitiste et précieux de la part de l'urbanisme et de l'architecture accorde un alibi narratif opportun. [ILL. 3]

Saigai 災害, Saisei 再生, Saikô 最高 – chaînons de l'impermanence entre nature et politique

Il n'y a toutefois pas que de l'économique et du politique dans l'impermanence urbaine au Japon, et affirmer le contraire risquerait de conduire à des considérations déterministes et sans doute aussi orientalisantes. Si la ville flux est le fruit d'une mise en narration fallacieuse, par le monde de l'architecture, d'un régime d'impermanence de fabrique des environnements urbains, il y a bien des causes naturelles qui permettent d'en expliquer les prémices culturelles puis politiques. J'identifie trois chaînons de causalité entre l'impermanence naturelle et sa récupération politique – les trois «sai-» de l'apocalypse tokyoïte: *saigai* (la catastrophe), *saisei* (la renaissance) et *saikô* (le meilleur, ce qui est mieux qu'avant).

En raison de la violence des aléas naturels au Japon, les catastrophes (*saigai*) y sont nombreuses et parfois particulièrement destructrices. A Tokyo, le grand séisme de 1923 avait détruit une très grande partie de la ville basse *shitamachi*, et avait donné lieu à une reconstruction des espaces centraux entre Ginza et Nihombashi selon les canons de l'urbanisme moderne européen de l'époque. Couplée au fait que le maté-

[1] Tokyo est présentée comme l'archétype de la ville du flux par opposition à la ville du stock qu'exemplifieraient le Paris haussmannien, la Barcelone de Cerda, ou encore, à plus petite échelle, le Carcassonne de Violet le Duc.

[ILL. 1]

[ILL. 1] Centre de Tokyo, chaos urbain organique? / Il centro di Tokyo: un caos urbano organico? / Innenstadt von Tokio, ein organisches urbanes Chaos? (Photo: Raphaël Languillon, le 14 octobre 2021)

riau de construction traditionnel le plus commun du Japon, le bois, est aussi un des plus périssables et des plus vulnérables aux incendies, cette récurrence des catastrophes explique la reconstruction répétitive de morceaux entiers de ville qui jette des bases en partie «naturelles» à l'impermanence immobilière.

En raison d'une posture religieuse propre au *shintô* [2] qui fait de la catastrophe à la fois un fléau et une opportunité [3], la notion occidentale de risque n'existe pas au Japon, qui pense plutôt le rapport à la violence naturelle selon l'idéal de la coexistence (*kyôsei* 共生). Cette mentalité explique le passage d'un aménagement soumis au risque permanent de destruction à un régime d'impermanence «naturel» de fabrique de la ville. Au tournant du XXème siècle, on fait renaître (*saisei*) la ville littéralement de ses cendres, mais en mieux, en particulier en changeant le bois en pierre puis en béton, et en transformant les allées étroites en larges avenues.

Or, dans les années 1980, la néo-libéralisation de la ville et sa financiarisation donnent lieu à un détournement de la notion de renaissance-*saisei*: d'une approche cultu(r)elle, cette dernière bascule dans une approche économique de maximisation de la rente foncière. Pour ce faire, deux options sont alors possibles: soit en construisant plus haut sur chaque parcelle, soit en y construisant plus souvent. Poursuivant cette perspective, la bulle financière du tournant des années 1990 a multiplié les actifs immobiliers de piètre qualité au cycle de vie raccourci.

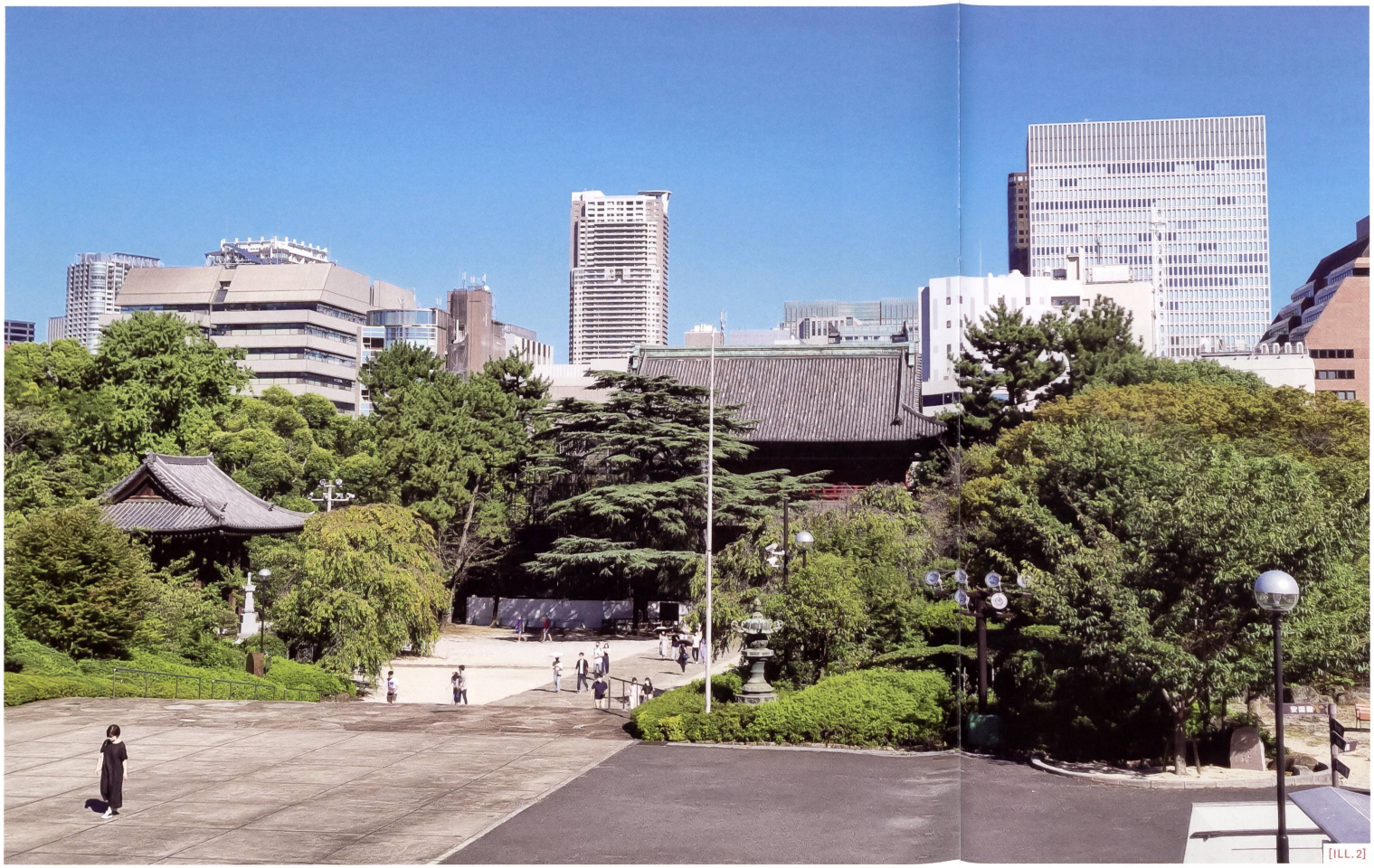
Une seconde mutation est par la suite apportée à la notion de *saisei* avec, en 2002, la loi de renaissance urbaine qui vise un basculement qualitatif de l'immobilier, pour améliorer la qualité du bâti et rompre avec l'urbanisme de bulle. *Saisei* devient alors *saikô*, c'est-à-dire «mieux» qu'avant; non pas le mieux du passage à la modernité, mais celui du passage à la modernisation de l'existant, donc à sa destruction et sa reconstruction «en mieux». *Saiko no machi* (la meilleure des villes) entre au même moment dans la rhétorique de la compétition internationale des grandes métropoles, justification par excellence des années 2000 pour liquider l'ancien à moindre frais politiques.

Ce qui reste quand tout change…

Nagare Tokyo, ville flux, n'a pas particulièrement ralenti dans les années récentes. Deux décennies d'intense renaissance urbaine dynamisée par l'horizon prometteur des Jeux olympiques de 2020 ont intensément renouvelé d'abord les centres, puis les périphéries résidentielles de Tokyo. La structure foncière du sol, réputée stable depuis la fondation de la

[2] Le *shintô* est une religion animiste propre au Japon.

[3] Le volcanisme assure ainsi les sources chaudes des *onsen* et la fertilité du sol. Les typhons apportent de l'eau pour le riz en automne. Et les séismes permettent de libérer un foncier investi par les aménageurs et leur rêve perpétuel de *tabula rasa*.



[ILL. 2] Temple Zojo-ji et rénovation de la ville basse en super blocs à Hamamatsuchō (arrière-plan) / Il tempio Zojo-ji e la trasformazione della città bassa in superblocchi a Hamamatsuchō (sullo sfondo) / Der Tempel Zojo-ji und die Verwandlung niedriger Häuser in Riesenblöcke in Hamamatsuchō (Hintergrund) (Photo: Raphaël Languillon, le 19 septembre 2021)

ville au 16ème siècle, a connu de lourdes modifications à la suite de nombreuses opérations de remembrement des années 2000 et 2010. Que restera-t-il du Tokyo des siècles passés dans les prochaines décennies, si la restructuration en super blocs efface jusqu'aux traces de leurs structures foncières? Si la trame urbaine, ses paysages et ses dynamiques nous renseignent sur la nature des régimes politiques qui en assurent le cadre légal et président à la gouvernance de la ville, la transformation du foncier indique-t-elle que les structures sociales qui en assuraient la stabilité connaissent à leur tour une rupture d'équilibre? Si tel est le cas, au détriment de qui se jouent les nouveaux rapports de pouvoir à l'œuvre dans les boîtes noires de l'aménagement tokyoïte? [ILL. 2]

BIBLIOGRAPHIE

Ashihara Y., 1998, *L'ordre caché. Tokyo, La Ville Du XXIe Siècle*, Paris, Hazan, 111 p.

Augendre M., 2012, *Un modèle géographique de la catastrophe*, Ebisu, 47, pp. 27–38.

Berque A., 1993, *Du geste la cité. Formes urbaines et lien social au Japon*, Paris, Gallimard, 247 p.

Bourdier M. et Pelletier P., 1991, *L'archipel accaparé. La question foncière au Japon*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 310 p.

Languillon R., 2018, *De la renaissance urbaine des années 2000 aux Jeux Olympiques de 2020: retour sur vingt ans d'intense spatial fix à Tokyo*, Ebisu, n°55, pp. 25–58.

Molotch H., 1976, *The City as a Growth Machine: Toward a Political Economy of Place*, American Journal of Sociology, 82–2, pp. 309–332.

[ILL. 3] De la ville des flux à la ville flux: shinkansen, jardin Hamarykyu et front de mer verticalisé / Dalla città dei flussi alla città flusso: lo shinkansen, il parco Hamaryuku e il lungomare verticalizzato / Von der Stadt der Flüsse zur Stadt im Fluss: Shinkansen, Hamarykyu-Park und vertikalisierte Uferpromenade (Photo: Raphaël Languillon, le 19 octobre 2021)

[ILL. 3]

RIASSUNTO

Nagare Tokyo, la città flusso. La pianificazione urbana giapponese perpetuamente impermanente

A Tokyo, il patrimonio immobiliare è culturalmente più instabile di quello fondiario e le costruzioni evolvono molto più in fretta che in Europa. Tuttavia, la «città flusso» è tale non tanto per ragioni culturali, quanto per motivi economici e politici. Tokyo incarna il trionfo di un'urbanistica neoliberale, ultimo stadio di una flessibilizzazione dei volumi e di un funzionamento in *plug & play* della realtà urbana il cui apice è stato raggiunto durante la bolla finanziaria all'inizio degli anni Novanta. A questo si aggiunge la pressione esercitata da determinati gruppi, per cui anche l'impressione di una città naturalmente costruita in base al principio di precarietà è in realtà un costrutto sociale dovuto a interessi politici, talvolta al limite del predatorio.

ZUSAMMENFASSUNG

Nagare Tokio, Stadt im Fluss – Japanische Stadtplanung im Regime anhaltender Unbeständigkeit

Immobilien sind in Tokio kulturell instabiler als Grundeigentum, und die Bebauung entwickelt sich schneller als in Europa. Die Gründe für die «Stadt im Fluss» sind aber weniger kultureller als vielmehr wirtschaftlicher und politischer Natur: Tokio verkörpert den Siegeszug des neoliberalen Städtebaus, die höchste Stufe einer Flexibilisierung der Bauten und einer Funktionsweise des Städtebaus nach dem Prinzip *plug & play*, wobei der Höhepunkt im Zuge der Finanzblase in den frühen 1990er-Jahren erreicht wurde. Dazu kommt der Druck, den bestimmte Interessensgruppen ausüben. Die vermeintliche Natürlichkeit einer im Regime der Unbeständigkeit erbauten Stadt ist in Wirklichkeit also ein soziales Konstrukt, hinter dem politische und manchmal an Raub grenzende Interessen stecken.